

JULES ROMAINS

de l'Académie française

PSYCHÉ, II

**LE DIEU
DES CORPS**

nrf

GALLIMARD

LE DIEU DES CORPS

JULES ROMAINS

de l'Académie française

PSYCHÉ, II

Le Dieu
des Corps

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1928.*

I

Je m'appelle Pierre Febvre. A la date où je commence ce travail j'ai trente-quatre ans. Comme beaucoup d'hommes depuis la guerre, je suis très occupé, sans toujours bien discerner d'où vient que j'ai moins de loisirs qu'autrefois, ni si, tout compte fait, mon rendement a augmenté. Ce n'est donc pas pour tuer le temps que j'écris. Je n'ai pas non plus d'ambitions littéraires tardives.

Mais plus je vais, plus je suis convaincu que certains faits, auxquels j'ai été mêlé de près pendant une certaine période de ma vie, sont importants, bien qu'ils se rattachent aux circonstances les plus ordinaires qu'un homme puisse traverser. Je ne crois pas être exposé à les oublier. Si je m'en sentais menacé, il existe une autre personne, qui les a connus d'aussi près que moi, peut-être de plus près, et aux souvenirs de qui je pourrais recourir. Il est vrai que depuis des années nous n'en avons pour

ainsi dire pas parlé ensemble. Nous nous assurons, de temps en temps, par une allusion, qu'ils gardent leur place dans nos esprits. Mais nous nous en tenons là. Ce n'est pas le moment de chercher à quoi répond cette réserve entre nous.

La question qui se pose pour moi n'est d'ailleurs pas de les préserver de l'oubli. Je ne me préoccupe ni de les transmettre, ni même de les fixer au sens ordinaire du mot. Je voudrais me les représenter d'une façon complète, savoir définitivement à quoi m'en tenir sur eux.

J'ai dit qu'ils me paraissaient importants. Il ne me suffit pas qu'ils appartiennent à mon passé, ou qu'ils m'aient ému jadis, pour que j'en parle ainsi. Je ne joue pas sur les mots. Je sais très bien que le souvenir, par exemple, d'un banc de jardin où il s'est assis une demi-heure, il y a dix ans, peut prendre un relief extraordinaire aux yeux d'un homme, l'émouvoir chaque fois un peu plus, être pour lui l'occasion de pensées qu'il juge très élevées, et finir ainsi par constituer, dans son algèbre intérieure, le signe des valeurs les plus grandes. Je sais aussi qu'en littérature le talent d'un écrivain consiste souvent à intéresser autrui au déchiffrement de signes comme celui-là.

Je me place à un autre point de vue. Je ne nie pas que les faits en question aient pris une valeur qu'ils n'ont que pour moi. Mais je crois qu'ils en ont une autre.

Pour l'instant, je la sens encore mieux que je ne me l'explique. J'ai précisément besoin de me l'expliquer.

Mon impression, dès maintenant, est celle-ci : « Si j'arrivais à me rendre compte de ces faits comme ils le méritent, à y voir entièrement clair, ce serait peut-être l'acquisition capitale de ma vie, et une acquisition considérable en elle-même, c'est-à-dire qui le resterait pour un autre que moi. A condition d'y voir vraiment clair. A condition aussi qu'ils révèlent à l'examen la richesse de contenu que je leur prête. »

★

Je n'ai jamais rien eu d'un penseur, ni d'une âme profonde. J'ai même souvent passé aux yeux d'autrui, et aux miens, pour un esprit léger, voire un peu court : « un de ces charmants Français, excessivement préservés de la névrose métaphysique », comme disait avec une moue une dame de grand paquebot, qui ne se croyait plus à l'âge où un « charmant Français » peut vous intéresser tel quel. Mais la légèreté d'esprit est superficielle dans les deux sens du mot, j'entends qu'elle l'est aussi par la protection qu'elle donne. Elle forme un vernis très résistant aux intempéries ordinaires. S'il se fêle au cours d'un accident, il n'y a plus aucune

défense par-dessous. J'ai vu de gentils camarades, réputés pour n'être dupes de rien, haussant les épaules à toute conversation un peu réfléchie, disant de tout écrivain un peu sérieux : « C'est un raseur », et qu'une secousse médiocre, dont pour ma part je me serais tiré intact, désorganisait à fond. Leur vernis était spécialement fragile, et leur « sentiment de l'univers », dont la seule désignation les eût fait pouffer de rire, d'une susceptibilité comparable à celle d'un foie de paludéen.

Sous mon vernis à moi s'abritait malgré tout une organisation moins vulnérable. Elle a pourtant été atteinte. Depuis des années, je vis avec un « sentiment de l'univers » mal réglé, et tout provisoire. Et les plus malins, quoi qu'ils en pensent, ne réussissent à vivre d'une manière vraiment confortable que si leur sentiment de l'univers est en bon état et pratiquement au point. J'ai longtemps différé ce réglage. Il ne serait possible, je le savais bien, qu'après que les faits en question auraient cessé de me troubler. Et ils cesseraient de me troubler non pas quand je les aurais oubliés — ils étaient apparemment inoubliables — mais quand j'y aurais pensé à fond, quand je les aurais obligés à produire sur moi leur effet jusqu'à bout de course.

Voilà pourquoi je prends la plume aujourd'hui. J'attribue au travail d'écrire une effica-

cité que la simple réflexion n'a pas. C'est un peu l'analogie, à mes yeux, de ce qui se passe dans l'industrie quand on adjoint aux ateliers de fabrication un laboratoire de recherches. Les ateliers ont beau recueillir, au jour le jour, des observations très intéressantes : elles restent confuses, bousculées, et permettent rarement de conclure. Le laboratoire, même quand il ne trouve rien de neuf, et se contente de reprendre ce qu'on lui fournit, opère déjà utilement par les lenteurs et les minuties, par les résistances qu'il introduit dans l'observation.

C'est sur des résistances de ce genre que je compte, en contraignant des faits, qui jusqu'ici n'avaient été que vécus et médités un peu au hasard, à devenir écrits.

★

Malheureusement mon inexpérience d'écrivain est à peu près complète. Et ne le serait-elle pas, que j'aurais encore beaucoup d'embarras à choisir le type d'écrit dont je devrais me rapprocher.

Je n'écris pas pour être lu. Je veux dire qu'en principe cette éventualité m'est indifférente, et que même, en l'écartant, je me sens plus libre.

Je n'ai donc pas à prendre les romanciers pour modèles, bien que les faits qui m'intéres-

sent soient de ceux qui puissent les tenter. Un romancier cherche à plaire à son public. S'il s'élève au-dessus de cette considération, c'est pour se préoccuper de son art. Les faits ne sont pas ce qui compte le plus dans son travail. Je suppose qu'il n'hésite pas à les arranger, dès qu'il s'agit de mieux bâtir son livre, d'éviter des répétitions ou des longueurs, d'obtenir une impression plus saisissante, ou même pour une simple beauté de style. Sans parler du cas où les événements sont de pure fantaisie. En outre le romancier raconte pour raconter. C'est son métier. Je me hâte d'ajouter que je suis mauvais juge en la matière. Je lis peu de romans; et il n'y en a guère qui réussissent à me captiver jusqu'au bout.

A certains égards mon travail pourrait tendre vers le ton d'un mémoire scientifique. Là je suis moins gêné pour toucher à la question, que je connais un peu. Mais un auteur de mémoire poursuit une démonstration. Ce qu'il veut démontrer est déjà posé dans son esprit au moment où il prend la plume. Par suite aussi il ne s'astreint pas à présenter les faits dans l'ordre où ils lui sont réellement apparus (depuis les premières observations, les expériences du début fragmentaires ou ratées). Il les regroupe et les oriente dans le sens de sa démonstration. En somme, le vrai travail, il l'a fait pour lui, d'abord, et nous n'en saurons jamais que ce

qu'il voudra. Son mémoire n'est qu'un travail d'exposition, parfois même de polémique déguisée, pour l'extérieur.

Moi, je n'ai pas mon résultat d'avance dans l'esprit. Si je l'avais, je me tiendrais quitte. C'est en ce moment-ci que mon vrai travail commence.

Je ne désire pas davantage convaincre qui que ce soit. Je n'ai donc pas l'intention de disposer, dans la direction d'autrui, un appareil de preuves. S'il doit m'arriver d'insister sur un fait, de l'entourer d'une discussion ou d'un commentaire, ce sera pour mon usage, pour augmenter la lumière où je le verrai.

Enfin je ne tiens pas à me duper moi-même. Les événements en question, par leur nature, la façon dont ils se sont présentés autrefois, et les moyens que j'ai, aujourd'hui, de les élucider, ne pourront jamais prendre, honnêtement, l'uniforme ni le pas de parade scientifique, qui sont de rigueur dans un mémoire. Si je les y soumettais à toute force, ce serait de la frime. Et ce n'est pas pour jouer au savant que je refuse de jouer au romancier.

Quand je cherche un mot qui fixe mes idées, je me dis que j'aimerais à mettre sur pied quelque chose comme un « rapport pénétrant ».

C'est d'ailleurs facile à dire.

J'ai un faible pour les rapports. Non pas pour ceux que j'ai rédigés quand j'étais commis-

saire de la marine marchande. Les sujets que j'avais à traiter manquaient un peu d'étoffe. (Par exemple : comment répartir au mieux, suivant les saisons, les achats de vivres de conserve à Marseille et à New York.)

Mais il m'arrive de lire, pour le plaisir, les rapports qui me tombent sous la main. Mes voisins de train, ou d'autobus, ont pu me voir plongé dans une feuille d'informations financières avec une concentration qui en disait long sur le volume de mes capitaux. En réalité, je lisais quelque rapport d'assemblée générale sur la prospérité fictive d'une compagnie de caoutchouc. Je suivais l'exposé en amateur. Mais, dans ces textes-là, c'est la part de fiction qui me gêne. A mon avis, le rapport est un genre qui doit sa saveur spéciale à la pureté de l'énonciation des faits. Même quand cette saveur est imitée habilement, quelque chose nous avertit. Le plaisir des actionnaires ne reste pur qu'à cause de leur innocence.

Un de mes meilleurs souvenirs, en ce genre, est un rapport de police, qu'un camarade, substitué à Marseille, m'avait laissé lire dans un dossier. C'était évidemment un chef-d'œuvre. On sentait que chaque circonstance avait été respectée dans son détail, et que ce policier, qui avait naturellement l'esprit juste, trouvait une grande satisfaction à exécuter un calque des faits absolument irréprochable, sans se préoc-

cuper des conclusions que qui de droit aurait à en tirer.

Mais si j'imagine un esprit comme celui-là aux prises avec les faits qui m'intéressent, je le vois très bien revenant les mains vides, ou à peu près. Car, sauf vers la fin, ils présentent l'aspect le plus banal. Mon policier se dirait : « Que veut-on que j'y découvre ? Il s'en passe autant chaque jour chez les premiers venus. Un rapport, là-dessus, ça tient en trois lignes. » C'est pourquoi j'ai parlé de rapport pénétrant.

★

Je puis ajouter que j'apprécie beaucoup certaines relations de voyage. Je pense aux modèles du genre, à ces comptes rendus d'exploration extrêmement consciencieux, qui ne cherchent aucun effet sur le lecteur, ne semblent même pas lui être destinés, ni se croire tenus de raconter de bout en bout des aventures prodigieuses, mais qui témoignent de tout ce qu'ils ont vu avec une bonne foi si éveillée, qu'un passage de fleuve à gué, un cheminement sur une arête de montagne, deviennent intéressants et instructifs. Il me revient une phrase presque textuelle : « Pendant les quarante-trois jours qu'a duré notre marche, il n'a plu ni de jour ni de nuit, et nous n'avons aperçu aucune trace de rosée. Pourtant le ter-

rain ne donne pas une impression de sécheresse. Et nous n'avons fait presque aucune étape sans rencontrer de source ». Voilà le ton que j'aime. Je ne sais pas si on pourrait le garder longtemps dans un sujet comme le mien. Déjà, dans les récits de voyage, il est assez rare. Beaucoup trop de ces productions, même signées d'explorateurs fameux, sont d'une niaiserie insupportable, avec leur affectation de sang-froid et de rude cordialité, leurs poncifs d'humour héroïque, tous leurs trucs d'épopée pour employés de banque de New York.

★

Bref, l'essentiel est de me mettre en route. Les difficultés se présenteront chemin faisant, et me suggéreront peut-être leur solution.

Une, il est vrai, m'arrête dès maintenant : « Où commencer? » Je veux dire : « A quel point, et par quoi? »

Quand je déclare : « Il y a eu dans mon expérience personnelle certains faits importants, et comme je manque de loisirs, c'est de ceux-là seuls que je vais m'occuper », j'ai l'impression de bien me comprendre moi-même, sans aucun malentendu possible. En y réfléchissant, je m'aperçois que la chose se complique.

Les faits auxquels je pense d'abord, et surtout, ont eu lieu à partir du troisième mois environ de mon mariage. C'est bien eux que

je désignais, en disant que, si j'arrivais à y voir clair, ce serait peut-être l'acquisition capitale de ma vie. Mais ils n'ont pas commencé brusquement. Ils se sont dégagés peu à peu de circonstances très ordinaires, si ordinaires qu'un homme comme moi, qui ne conte pas par simple divertissement, hésite à les rapporter. Mon point de départ me semblait très net quand je le regardais vaguement. Et c'est depuis que je m'efforce de le fixer qu'il m'échappe. Effort analogue à celui des rêves où l'on croit discerner, signe à signe, des colonnes entières d'équations : dès qu'on s'oblige à les lire, elles vous fondent sous le regard.

Mais la cause ici n'est pas l'inconsistance foncière de l'objet. Si mon point de départ m'échappe, c'est pour m'attirer plus en arrière, m'obliger à le saisir plus haut. Et la signification des événements principaux — ceux du sommet de la courbe — loin de s'évanouir, me paraît s'étendre, remonter de proche en proche jusqu'à l'origine de la courbe.

★

Après tout, c'est pour moi que je travaille. Je n'ai de comptes à rendre à personne. Mon entreprise se trouvera justifiée pourvu qu'elle me procure tôt ou tard la satisfaction d'esprit que j'en attends. Le risque de faire un peu trop de chemin n'est pas grave, si j'aboutis.

II

J'interviens à double titre dans ce qui va suivre : comme acteur, ou témoin, des événements relatés, et comme auteur de la relation. Mon coefficient personnel jouera constamment, plus d'une fois à mon insu. Il n'est donc pas sans intérêt de regarder un peu quel homme je suis.

Ce qui revient à établir une espèce de fiche. Mais j'aurais besoin d'un modèle de fiche. Je n'ai pas l'intention de faire mon portrait, et de poser complaisamment devant la glace. Je voudrais m'en tenir aux indications utiles. Sur quoi me guider?

Je crois qu'il sera plus commode de formuler ces diverses remarques au présent : Je suis comme ceci, j'ai telle ou telle particularité... Sans qu'il faille entendre par là que ces traits me semblent particulièrement vrais du moment actuel. Au contraire. Je suis persuadé que plusieurs d'entre eux ont été modifiés par le



nrf

Extrait de la publication

14,30 F (+ t.l.)
14,70 F T.L.I.